

Première professionnelle

Objet d'étude

Lire et suivre un personnage : itinéraires romanesques

Séquence

« La rencontre amoureuse »

Groupement de textes

Travailler la rencontre amoureuse

OBJET D'ETUDE : LIRE ET SUIVRE UN PERSONNAGE : ITINERAIRES ROMANESQUES

PISTES DE REFLEXION

ETUDE D'UN GROUPEMENT DE TEXTES ET D'ŒUVRES ARTISTIQUES

LIRE ET SUIVRE UN PERSONNAGE : ITINERAIRES ROMANESQUES

Les textes officiels

https://www.education.gouv.fr/sites/default/files/imported_files/document/spe001_annexe1_1239877.pdf

Finalités et enjeux

- Se construire par la rencontre de personnages et de destins riches et variés.
- Dans le roman, le personnage est essentiel. Par son nom, son activité sociale, sa psychologie, son évolution dans l'espace et dans le temps, il joue un rôle fondamental dans la création romanesque. Suivre un personnage, c'est donc disposer d'une entrée privilégiée pour s'orienter dans une œuvre. C'est aussi, à travers ce que l'on peut appeler « l'effet-personnage », permettre à l'élève de mesurer comment l'identité et l'itinéraire d'un être romanesque se construisent au fil de la lecture, tout en questionnant les relations entre le lecteur et les différents protagonistes du roman. C'est, enfin, interroger les tensions entre « personnage » et « personne », pour les distinguer, comprendre qu'un personnage est une représentation, mais aussi en retour saisir que la fiction produit un mode de présence.
- Les élèves approfondissent ainsi leur compréhension de la notion de personnage, de sa vraisemblance, de ses motivations, de son rapport au monde et aux autres. Ils s'interrogent alors sur le sens et la valeur des figures romanesques et peuvent même vivre un certain nombre de situations fictives qui les aident à se construire.
- En s'aventurant dans des univers romanesques, en les mettant en résonance, les élèves enrichissent leur expérience de lecteur pour élargir le regard qu'ils portent sur eux-mêmes et sur le monde.

Références

- L'étude d'un groupement de textes et d'œuvres artistiques qui peut ouvrir la question du personnage à d'autres périodes.

Notions-clés :

- Personne et personnage ; « effet-personnage » ; « sujet lecteur » ; identification/distanciation ; espace et temps ; fiction/réalité ; narration/narrateur...

Mise en œuvre

- L'autre séquence s'appuie sur un groupement de textes et d'œuvres artistiques. Elle vise à enrichir, en amont ou en aval, l'approche de la notion de personnage : en présentant d'autres personnages d'un même type, relevant de la même période que celle de l'œuvre étudiée ; ou en s'intéressant à la postérité du personnage au-delà du roman étudié, dans l'iconographie, les adaptations ou les réécritures ; ou encore en élargissant le champ chronologique, pour conduire par exemple une réflexion sur la crise du personnage romanesque.
- Les arts ont toute leur place dans cette approche du genre romanesque. Une riche production artistique selon l'époque du livre ou des textes étudiés (peinture, sculpture, opéra, photographie, cinéma, bande dessinée...) peut faire écho aux lectures des élèves. Quand elle est attentive aux permanences, aux écarts et aux modes de représentation de l'œuvre, l'analyse d'un film ou d'un roman graphique offre un contrepoint intéressant, à condition que l'étude de ces adaptations ne se substitue pas à la lecture du roman.
- S'il est centré sur la lecture, l'objet d'étude favorise aussi les pratiques de l'oral en invitant notamment les élèves à raconter ce qu'ils lisent. Il conduit à produire régulièrement divers écrits, d'invention, de réflexion ou d'argumentation. Les élèves peuvent également tenir un carnet composé d'extraits et de citations, de réactions personnelles, de jugements critiques, de rapprochements pour accompagner leurs lectures et en fixer la mémoire.
- L'objet d'étude invite les élèves à prendre en compte les spécificités de l'écriture romanesque, pour qu'ils apprennent à distinguer et analyser les divers éléments qui constituent le texte narratif. Par exemple, en s'interrogeant sur : la mise en récit, c'est-à-dire la façon dont les événements qui jalonnent le parcours du personnage étudié sont choisis, agencés, organisés et le point de vue à partir duquel ils sont racontés ; l'organisation temporelle et, en particulier, le jeu avec le temps ; les paroles et les pensées des personnages, et les moyens spécifiques pour les rapporter ; la question des tonalités, pour dégager le regard que l'auteur porte sur ses personnages ou pour réinscrire le récit dans un contexte idéologique.
- Le roman d'analyse se concentre tout particulièrement sur l'intériorité des personnages pour étudier leurs conduites et leurs émotions. Il invite à considérer de près l'imbrication des discours, la manière dont sont rapportées les paroles ou les pensées, l'art du portrait et l'utilisation du vocabulaire des sentiments. Le récit des événements comme la peinture du monde extérieur y sont au service d'une exploration psychologique, qu'il convient d'étudier dans ses subtilités avec les élèves, en veillant à distinguer le personnage romanesque des introspections autobiographiques étudiées en classe de seconde. Comment l'auteur (ou le narrateur quelquefois) se situe-t-il par rapport à ses personnages ? Comment le récit peut-il, de manière implicite ou explicite, orienter la perception des personnages ? Quel travail spécifique le roman d'analyse exige-t-il ainsi du lecteur ?

- Si la description n'est pas seulement liée au récit, le roman réaliste y a fréquemment recours. Le professeur peut donc s'attarder sur ce qui relève de ce type de texte : la manière dont la description (objets, lieux et personnages) s'organise et progresse dans l'espace de la page ; les procédés de la caractérisation directe et indirecte ; la cohérence linguistique du passage (construction des phrases, enchaînement, repères déictiques) ; les champs sémantiques et la présence éventuelle d'images... Cette étude n'a cependant d'intérêt que si les élèves en perçoivent l'utilité au fil de leur lecture et, en particulier, dans la construction du personnage romanesque qu'ils suivent. L'enjeu est alors de conduire les élèves à se questionner : s'agit-il de produire l'illusion du réel, de diffuser un savoir sur le monde, de camper une atmosphère, d'apporter une valeur psychologique et morale, de représenter des figures sociales... ?

A relire également :

<https://cache.media.eduscol.education.fr/file/Programmes/o4/6/RessourcesBacPro Lire 109046.pdf>

Pourquoi aborder en classe la rencontre amoureuse ? Intérêts et mise en œuvre.

De nombreux romanciers ont abordé le thème de la rencontre amoureuse ou du coup de foudre : ce motif est un topos de la littérature, il permet d'ouvrir de nombreuses perspectives, de lancer un personnage dans des aventures amoureuses qui vont orienter son destin et souvent sa place dans la société.

La rencontre amoureuse est souvent traitée au début du roman car elle permet d'orienter les personnages vers de nouvelles voies (introspection, interrogations, destin...). La rencontre amoureuse, qu'elle soit partagée ou non, suscite des émotions intenses marquées par un vocabulaire la plupart du temps hyperbolique : le cœur qui bat, le corps pétrifié, le trouble, la confusion, l'égarement... Elle permet donc de travailler de manière précise des points de langue et de stylistique. En effet, qu'elles soient précieuses, passionnées, sulfureuses ou même adultérines, les rencontres amoureuses utilisent des codes romanesques traditionnels et des caractéristiques récurrentes. Le coup de foudre est une métaphore pleine de force qui implique une idée de violence et de soudaineté. Il intervient brutalement et il est souvent lié au regard ou à la perception visuelle donc à des verbes qui évoquent cette sensation comme "apercevoir, voir, regarder, observer". D'une simple vision, on passe, souvent, à une observation attentive. D'ailleurs, l'ensemble des sens est aussi souvent sollicité dans la description. L'idée de soudaineté est quant à elle souvent exprimée par des adverbes de temps comme "aussitôt, tout à coup, soudain". L'utilisation des temps et notamment du passé simple, avec sa valeur ponctuelle, traduit, aussi, cette instantanéité de la rencontre. Le regard s'attarde sur la beauté de l'être qui est l'objet du coup de foudre : le portrait qui suit est souvent élogieux, il fait intervenir des figures de style telles que l'hyperbole mais aussi de nombreux superlatifs. Ainsi, l'être aimé est souvent divinisé, auréolé de lumière : il devient un objet d'adoration. Le portrait de l'être aimé peut même être parfois associé à une œuvre d'art, à un tableau, à une sculpture ou à une statue. Celui-ci est mis en évidence par des couleurs, des formes, des dimensions, du vocabulaire pictural... Nous pouvons aussi remarquer que la rencontre amoureuse provoque souvent des manifestations physiques très marquées. Les exemples sont multiples et bien que ce thème soit repris, maintes fois, on constate une grande originalité dans la manière de le traiter. Il est évidemment intéressant que l'élève se questionne sur la manière singulière qu'a un écrivain ou une époque de concevoir la rencontre amoureuse.

Les propositions d'extraits qui vont suivre permettront de construire un groupement faisant appel à des sensibilités différentes. Le professeur peut soit constituer un seul groupement de trois ou quatre extraits (thématique, chronologique...) soit proposer plusieurs groupements et faire travailler les élèves en

groupe, ce qui permettra une mutualisation et des échanges plus enrichissants. L'enseignant pourra choisir l'angle d'analyse qu'il souhaite travailler avec ses élèves.

Les lectures analytiques feront émerger un questionnement et permettront à l'élève de construire la notion de personnage :

- Pourquoi les personnages amoureux sont-ils intéressants ?
- Quel(s) intérêt(s) présente un personnage amoureux ?
- Qu'apporte la présence de personnages amoureux à un roman ?
- Quel est l'effet produit sur le lecteur ?
- Quel rôle jouent l'espace et le temps dans la rencontre amoureuse ?
- Pourquoi peut-on dire que la scène de la rencontre amoureuse est-une scène-clé dans un roman ? Est-elle une étape indispensable dans la création de l'intrigue romanesque ?

Pour engager une réflexion sur le corpus d'extraits proposés :

LA RENCONTRE AMOUREUSE DANS LA LITTÉRATURE DU XVIIIÈME SIÈCLE A NOS JOURS

- Quel scénario pédagogique envisageriez-vous à partir des extraits proposés ?
 - Quel choix d'extraits ? Pourquoi ?
 - Quel objectif ?
 - Quelle problématique ?
 - Quelle mise en œuvre ?
 - Travail individuel ? Travail de groupe ?
 - Quel type d'activités ? Orales ? Ecrites ?
 - Quelle évaluation ?
 - Comment penser l'explicitation et la différenciation ?

Emilie LEGRAND
PLP Lettres-Histoire-Géographie et formatrice
LP Pierre-Joseph – Anzin – Académie de Lille

« L'ETUDE D'UN GROUPEMENT DE TEXTES ET D'ŒUVRES ARTISTIQUES QUI PEUT
OUVRIR LA QUESTION DU PERSONNAGE A D'AUTRES PERIODES »

Propositions d'extraits permettant de travailler :

LA RENCONTRE AMOUREUSE DANS LA LITTÉRATURE
DU XVIIIÈME SIÈCLE A NOS JOURS

Pour engager la réflexion :

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, 1977, Edition Points.

" Je rencontre dans ma vie des millions de corps ; de ces millions je puis en désirer des centaines ; mais, de ces centaines, je n'en aime qu'un. L'autre dont je suis amoureux me désigne la spécialité de mon désir."
(p.31)

**Les rencontres amoureuses semblent-elles particulièrement propices à révéler une conception
d'un personnage et de sa place dans la société ?**

1. Madame De la Fayette, *La princesse de Clèves*, 1678
2. Pierre Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, 1782
3. Stendhal, *Le rouge et le noir*, 1830
4. Gustave Flaubert, *L'Education sentimentale*, 1869
5. Alain Fournier, *Le grand Meaulnes*, 1913
6. Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, 1921
7. Raymond Radiguet, *Le diable au corps*, 1923
8. Julien Gracq, *Un balcon en Forêt*, 1958
9. Marguerite Duras, *L'Amant*, 1984
10. Patrick Süskind, *Le parfum*, 1985
11. Nina Bouraoui, *Beaux rivages*, 2016
12. Philippe Besson, *Arrête avec tes mensonges*, 2018
13. Pauline Delabroy-Allard, *Ça raconte Sarah*, 2018
14. Jean-Christophe Rufin, *Les sept mariages d'Edgar et Ludmilla*, 2019
15. Michel Houellebecq, *Sérotonine*, 2019

1. Madame De la Fayette, extrait de *La princesse de Clèves*, 1678.

L'arrivée de Mlle de Chartres, future princesse de Clèves, à la cour des Valois est un éblouissement : l'éclat de sa beauté n'a d'égal que celui de sa vertu. Mais l'amour, tapi, la guette. Véritable plongée dans une conscience en proie au dilemme, le roman pose cette question cruciale : entre la passion, promesse d'un bonheur honteux, et la vertu, assurance d'une vie digne mais austère, que choisir ?

« Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour se trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser et, pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelques sièges pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne, mais il était difficile de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges. Le roi et les reines se souvinrent qu'ils ne s'étaient jamais vus, et trouvèrent quelque chose de singulier à les voir danser ensemble sans se connaître. Ils les appelèrent quand ils eurent fini sans leur donner le loisir de parler à personne et leur demandèrent s'ils n'avaient pas bien envie de savoir qui ils étaient, et s'ils ne s'en doutaient point.

« Pour moi, madame, dit M. de Nemours, je n'ai pas d'incertitude, mais comme Mme de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître, je voudrais bien que Votre Majesté eût la bonté de lui apprendre mon nom.

— Je crois, dit Mme la Dauphine, qu'elle le sait aussi bien que vous savez le sien.

— Je vous assure, madame, reprit Mme de Clèves, qui paraissait un peu embarrassée, que je ne devine pas si bien que vous pensez.

— Vous devinez fort bien, répondit Mme la Dauphine, et il y a même quelque chose d'obligeant pour M. de Nemours à ne vouloir avouer que vous le connaissez sans l'avoir jamais vu. »

2. Pierre Choderlos de Laclos, Extrait de la lettre 125, *Les liaisons dangereuses*, 1782.

La jeune Cécile Volanges quitte son couvent pour faire l'apprentissage du monde et épouser le comte de Gercourt, mais une de ses parentes, la marquise de Merteuil, entend profiter de ce projet de mariage pour se venger d'une infidélité que lui a faite autrefois Gercourt. Elle charge donc son complice, le vicomte de Valmont, de pervertir Cécile avant ses noces. Mais loin de Paris, dans le château de sa vieille tante, Valmont s'est de son côté mis en tête de séduire la dévote présidente de Tourvel, et une idylle bientôt se noue entre la « petite Volanges » et le jeune Danceny.

LE VICOMTE DE VALMONT A LA MARQUISE DE MERTEUIL

« La voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avait osé croire qu'elle pourrait me résister ! Oui, mon amie, elle est à moi, entièrement à moi, et depuis hier, elle n'a plus rien à m'accorder.

Je suis encore trop plein de mon bonheur, pour pouvoir l'apprécier, mais je m'étonne du charme inconnu que j'ai ressenti. Serait-il donc vrai que la vertu augmentât le prix d'une femme, jusque dans le moment même de sa faiblesse ? Mais reléguons cette idée puérole avec les contes de bonnes femmes. Ne rencontre-t-on pas presque partout une résistance plus ou moins bien feinte au premier triomphe ? et ai-je trouvé nulle part le charme dont je parle ? ce n'est pourtant pas non plus celui de l'amour ; car enfin, si j'ai eu quelquefois, auprès de cette femme étonnante, des moments de faiblesse qui ressemblaient à cette passion pusillanime, j'ai toujours su les vaincre et revenir à mes principes. Quand même la scène d'hier m'aurait, comme je le crois, emporté un peu plus loin que je ne comptais ; quand j'aurais, un moment, partagé le trouble et l'ivresse que je faisais naître : cette illusion passagère serait dissipée à présent ; et cependant le même charme subsiste. J'aurais même, je l'avoue, un plaisir assez doux à m'y livrer, s'il ne me causait quelque inquiétude. Serai-je donc, à mon âge, maîtrisé comme un écolier, par un sentiment involontaire et inconnu ? Non : il faut, avant tout, le combattre et l'approfondir.

Peut-être, au reste, en ai-je déjà entrevu la cause ! Je me plais au moins dans cette idée, et je voudrais qu'elle fût vraie.

Dans la foule de femmes auprès desquelles j'ai rempli jusqu'à ce jour le rôle et les fonctions d'amant, je n'en avais encore rencontré aucune qui n'eût, au moins, autant d'envie de se rendre que j'en avais de l'y déterminer ; je m'étais même accoutumé à appeler prudes celles qui ne faisaient que la moitié du chemin, par opposition à tant d'autres, dont la défense provocante ne couvre jamais qu'imparfaitement les premières avances qu'elles ont faites.

Ici, au contraire, j'ai trouvé une première prévention défavorable, et fondée depuis sur les conseils et les rapports d'une femme haineuse, mais clairvoyante ; une timidité naturelle et extrême, que fortifiait une pudeur éclairée ; un attachement à la vertu, que la religion dirigeait, et qui comptait déjà deux années de triomphe, enfin des démarches éclatantes, inspirées par ces différents motifs, et qui toutes n'avaient pour but que de se soustraire à mes poursuites.

Ce n'est donc pas, comme dans mes autres aventures, une simple capitulation plus ou moins avantageuse, et dont il est plus facile de profiter que de s'enorgueillir ; c'est une victoire complète, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes manœuvres. Il n'est donc pas surprenant que ce succès, dû à moi seul, m'en devienne plus précieux ; et le surcroît de plaisir que j'ai éprouvé dans mon triomphe, et que je ressens encore, n'est que la douce impression du sentiment de la gloire. Je chéris cette façon de voir, qui me sauve l'humiliation de penser que je puisse dépendre en quelque manière de

l'esclave même que je me serais asservie ; que je n'aie pas en moi seul la plénitude de mon bonheur ; et que la faculté de m'en faire jouir dans toute son énergie soit réservée à telle ou telle femme, exclusivement à toute autre. [...] »

3. Stendhal, extrait de *Le rouge et le noir*, 1830.

Fils d'un charpentier installé dans une petite ville de province, Julien Sorel rêve d'autres horizons. Tour à tour précepteur, séminariste et secrétaire particulier d'un homme politique, le jeune homme s'élève peu à peu dans la société et découvre l'ardeur de passions défendues. Sujet à des élans contradictoires, il suit un itinéraire contrasté qui lui fait croire au bonheur mais le conduit à la catastrophe.

“Avec la vivacité et la grâce qui lui étaient naturelles quand elle était loin des regards des hommes, Mme de Rênal sortait par la porte-fenêtre du salon qui donnait sur le jardin, quand elle aperçut près de la porte d'entrée la figure d'un jeune paysan presque encore enfant, extrêmement pâle et qui venait de pleurer. Il était en chemise bien blanche, et avait sous le bras une veste fort propre de ratine violette.

Le teint de ce petit paysan était si blanc, ses yeux si doux, que l'esprit un peu romanesque de Mme de Rênal eut d'abord l'idée que ce pouvait être une jeune fille déguisée, qui venait demander quelque grâce à M. le maire. Elle eut pitié de cette pauvre créature, arrêtée à la porte d'entrée, et qui évidemment n'osait pas lever la main jusqu'à la sonnette. Mme de Rênal s'approcha, distraite un instant de l'amer chagrin que lui donnait l'arrivée du précepteur. Julien tourné vers la porte, ne la voyait pas s'avancer. Il tressaillit quand une voix douce lui dit tout près de l'oreille : – Que voulez-vous ici, mon enfant ?

Julien se tourna vivement, et frappé du regard si rempli de grâce de Mme de Rênal, il oublia une partie de sa timidité. Bientôt, étonné de sa beauté, il oublia tout, même ce qu'il venait faire. Mme de Rênal avait répété sa question.

– Je viens pour être précepteur, madame, lui dit-il enfin, tout honteux de ses larmes qu'il essayait de son mieux.

Mme de Rênal resta interdite ; ils étaient fort près l'un de l'autre à se regarder. Julien n'avait jamais vu un être aussi bien vêtu et surtout une femme avec un teint si éblouissant, lui parler d'un air doux. Mme de Rênal regardait les grosses larmes, qui s'étaient arrêtées sur les joues si pâles d'abord et maintenant si roses de ce jeune paysan. Bientôt elle se mit à rire, avec toute la gaieté folle d'une jeune fille ; elle se moquait d'elle-même et ne pouvait se figurer tout son bonheur. Quoi, c'était là ce précepteur qu'elle s'était figuré comme un prêtre sale et mal vêtu, qui viendrait gronder et fouetter ses enfants !

– Quoi, monsieur, lui dit-elle enfin, vous savez le latin ?

Ce mot de monsieur étonna si fort Julien qu'il réfléchit un instant. — Oui, madame, dit-il timidement. Mme de Rênal était si heureuse, qu'elle osa dire à Julien : — Vous ne gronderez pas trop ces pauvres enfants ? — Moi, les gronder, dit Julien étonné, et pourquoi ? — N'est-ce pas, monsieur, ajouta-t-elle après un petit silence et d'une voix dont chaque instant augmentait l'émotion, vous serez bon pour eux, vous me le promettez ? S'entendre appeler de nouveau monsieur, bien sérieusement, et par une dame si bien vêtue était au-dessus de toutes les prévisions de Julien : dans tous les châteaux en Espagne de sa jeunesse, il s'était dit qu'aucune dame comme il faut ne daignerait lui parler que quand il aurait un bel uniforme. Mme de Rênal de son côté était complètement trompée par la beauté du teint, les grands yeux noirs de Julien et ses jolis cheveux qui frisaient plus qu'à l'ordinaire parce que pour se rafraîchir il venait de plonger la tête dans le bassin de la fontaine publique. À sa grande joie elle trouvait l'air timide d'une jeune fille à ce fatal précepteur, dont elle avait tant redouté pour ses enfants ce qu'elle voyait fut un grand événement. Enfin elle revint de sa surprise. Elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison

avec ce jeune homme presque en chemise et si près de lui. — Entrons, monsieur, lui dit-elle d'un air assez embarrassé.”

4. Gustave Flaubert, extrait de *L'Education sentimentale*, 1869.

Un jeune provincial de dix-huit ans, plein de rêves et plutôt séduisant, vient faire ses études à Paris. De 1840 au soir du coup d'Etat de 1851, il fait l'apprentissage du monde dans une société en pleine convulsion. Sur son chemin, il rencontre le grand amour et les contingences du plaisir, la Révolution et ses faux apôtres, l'art, la puissance de l'argent et de la bêtise, la réversibilité des croyances, l'amitié fraternelle et la fatalité des trahisons, sans parvenir à s'engager pour une autre cause que celle de suivre la perte de ses illusions.

« Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpitaient au vent derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites.

Une négresse, coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. " Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices. " Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ?

Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre. Elle avait dû, bien des fois, au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans ! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau ; Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit :

- " Je vous remercie, monsieur. "

Leurs yeux se rencontrèrent.

- " Ma femme, es-tu prête ? " cria le sieur Arnoux, apparaissant dans le capot de l'escalier. »

5. Alain Fournier, extrait de *Le grand Meaulnes*, 1913.

À la fin du XIXe siècle, par un froid dimanche de novembre, un garçon de quinze ans, François Seurel, qui habite auprès de ses parents instituteurs une longue maison rouge - l'école du village -, attend la venue d'Augustin que sa mère a décidé de mettre ici en pension pour qu'il suive le cours supérieur : l'arrivée du grand Meaulnes à Sainte-Agathe va bouleverser l'enfance finissante de François...

“La vieille dame resta sur la rive, et, sans savoir comment, Meaulnes se trouva dans le même yacht que la jeune châtelaine. Il s'accouda sur le pont, tenant d'une main son chapeau battu par le grand vent, et il put regarder à l'aise la jeune fille, qui s'était assise à l'abri. Elle aussi le regardait. Elle répondait à ses compagnes, souriait, puis posait doucement ses yeux bleus sur lui, en tenant sa lèvre un peu mordue.

Un grand silence régnait sur les berges prochaines. Le bateau filait avec un brui calme de machine et d'eau. On eût pu se croire au cœur de l'été. On allait aborder, semblait-il, dans le beau jardin de quelque maison de campagne. La jeune fille s'y promènerait sous une ombrelle blanche. Jusqu'au soir on entendrait les tourterelles gémir... Mais soudain une rafale glacée venait rappeler décembre aux invités de cette étrange fête.

On aborda devant un bois de sapins. Sur le débarcadère, les passages durent attendre un instant, serrés les uns contre les autres, qu'un des bateliers eût ouvert le cadenas de la barrière... Avec quel émoi Meaulnes se rappelait dans la suite cette minute où, sur le bord de l'étang, il avait eu très près du sien le visage désormais perdu de la jeune fille ! Il avait regardé ce profil si pur, de tous ses yeux, jusqu'à ce qu'ils fussent près de s'emplir de larmes. Et il se rappelait avoir vu, comme un secret délicat qu'elle lui eût confié, un peu de poudre restée sur sa joue...

A terre, tout s'arrangea comme dans un rêve. Tandis que les enfants couraient avec des cris de joie, que des groupes se formaient et s'éparpillaient à travers bois, Meaulnes s'avança dans une allée, où, dix pas devant lui, marchait la jeune fille. Il se trouva près d'elle sans avoir eu le temps de réfléchir :

"Vous êtes belle", dit-il simplement.

Mais elle hâta le pas et, sans répondre, prit une allée transversale. D'autres promeneurs couraient, jouaient à travers les avenues, chacun errant à sa guise, conduit seulement par sa libre fantaisie. Le jeune homme se reprocha vivement ce qu'il appelait sa balourdise, sa grossièreté, sa sottise. Il errait au hasard, persuadé qu'il ne reverrait plus cette gracieuse créature, lorsqu'il l'aperçut soudain venant à sa rencontre et forcée de passer près de lui dans l'étroit sentier. Elle écartait de ses deux mains nues les plis de son grand manteau. Elle avait des souliers noirs très découverts. Ses chevilles étaient si fines qu'elles pliaient par instants et qu'on craignait de les voir se briser.

Cette fois, le jeune homme salua, en disant très bas :

"Voulez-vous me pardonner ?

- Je vous pardonne, dit-elle gravement. Mais il faut que je rejoigne les enfants, puisqu'ils sont les maîtres aujourd'hui. Adieu".

Augustin la supplia de rester un instant encore. Il lui parlait avec gaucherie, mais d'un ton si troublé, si plein de désarroi, qu'elle marcha plus lentement et l'écouta.

"Je ne sais même pas qui vous êtes", dit-elle enfin. Elle prononçait chaque mot d'un ton uniforme, en appuyant de la même façon sur chacun, mais en disant plus doucement le dernier... Ensuite elle reprenait son visage immobile, sa bouche un peu mordue, et ses yeux bleus regardaient fixement au loin.

"Je ne sais pas non plus votre nom", répondit Meaulnes.

Ils suivaient maintenant un chemin découvert, et l'on voyait à quelque distance les invités se presser autour d'une maison isolée dans la pleine campagne.

"Voici la 'maison de Frantz'", dit la jeune fille ; il faut que je vous quitte..."

Elle hésita, le regarda un instant en souriant et dit :

"Mon nom ?... Je suis mademoiselle Yvonne de Galais..."

Et elle s'échappa."

6. Marcel Proust, extrait de *Sodome et Gomorrhe*, 1921.

Sodome et Gomorrhe est le quatrième volet de *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Dans ce roman, le jeune narrateur découvre par hasard que Charlus est homosexuel, lorsqu'il assiste en témoin auditif à ses ébats avec Jupien.

« Face à face, dans cette cour où ils ne s'étaient certainement jamais rencontrés (M. de Charlus ne venant à l'hôtel Guermantes que dans l'après-midi, aux heures où Jupien était à son bureau), le baron, ayant soudain largement ouvert ses yeux mi-clos, regardait avec une attention extraordinaire l'ancien giletier sur le seuil de sa boutique, cependant que celui-ci, cloué subitement sur place devant M. de Charlus, enraciné comme une plante, contemplait d'un air émerveillé l'embonpoint du baron vieillissant. Mais, chose plus étonnante encore, l'attitude de M. de Charlus ayant changé, celle de Jupien se mit aussitôt, comme selon les lois d'un art secret, en harmonie avec elle. Le baron, qui cherchait maintenant à dissimuler l'impression qu'il avait ressentie, mais qui, malgré son indifférence affectée, semblait ne s'éloigner qu'à regret, allait, venait, regardait dans le vague de la façon qu'il pensait mettre le plus en valeur la beauté de ses prunelles, prenait un air fat, négligent, ridicule. Or Jupien, perdant aussitôt l'air humble et bon que je lui avais toujours connu, avait – en symétrie parfaite avec le baron – redressé la tête, donnait à sa taille un port avantageux, posait avec une impertinence grotesque son poing sur la hanche, faisait saillir son derrière, prenait des poses avec la coquetterie qu'aurait pu avoir l'orchidée pour le bourdon providentiellement survenu. Je ne savais pas qu'il pût avoir l'air si antipathique. Mais j'ignorais aussi qu'il fût capable de tenir à l'improviste sa partie dans cette sorte de scène des deux muets, qui (bien qu'il se trouvât pour la première fois en présence de M. de Charlus) semblait avoir été longuement répétée ; – on n'arrive spontanément à cette perfection que quand on rencontre à l'étranger un compatriote, avec lequel alors l'entente se fait d'elle-même, le truchement étant identique, et sans qu'on ne se soit pourtant jamais vu.

Cette scène n'était, du reste, pas positivement comique, elle était empreinte d'une étrangeté, ou si l'on veut d'un naturel, dont la beauté allait croissant. M. de Charlus avait beau prendre un air détaché, baisser distraitemment les paupières, par moments il les relevait et jetait alors sur Jupien un regard attentif. Mais (sans doute parce qu'il pensait qu'une pareille scène ne pouvait se prolonger indéfiniment dans cet endroit, soit pour des raisons qu'on comprendra plus tard, soit enfin par ce sentiment de la brièveté de toutes choses qui fait qu'on veut que chaque coup porte juste, et qui rend si émouvant le spectacle de tout amour), chaque fois que M. de Charlus regardait Jupien, il s'arrangeait pour que son regard fût accompagné d'une parole, ce qui le rendait infiniment dissemblable des regards habituellement dirigés sur une personne qu'on connaît ou qu'on ne connaît pas ; il regardait Jupien avec la fixité particulière de quelqu'un qui va vous dire : « Pardonnez-moi mon indiscrétion, mais vous avez un long fil blanc qui pend dans votre dos », ou bien : « Je ne dois pas me tromper, vous devez être aussi de Zurich, il me semble bien vous avoir rencontré souvent chez le marchand d'antiquités. » Telle, toutes les deux minutes, la même question semblait intensément posée à Jupien dans l'œillade de M. de Charlus, comme ces phrases interrogatives de Beethoven, répétées indéfiniment, à intervalles égaux, et destinées – avec un luxe exagéré de préparations – à amener un nouveau motif, un changement de ton, une « rentrée ». Mais justement la beauté des regards de M. de Charlus et de Jupien venait, au contraire, de ce que, provisoirement du moins, ces regards ne semblaient pas avoir pour but de conduire à quelque chose. Cette beauté, c'était la première fois que je voyais le baron et Jupien la manifester. Dans les yeux de l'un et de l'autre, c'était le ciel, non pas de Zurich, mais de quelque cité orientale dont je n'avais pas encore deviné le nom, qui venait de se lever. »

7. Raymond Radiguet, extrait de *Le diable au corps*, 1923.

Un dimanche d'avril 1917, le narrateur, seize ans, fait la connaissance de Marthe, dix-huit ans, qui est déjà fiancée à Jacques, soldat combattant sur le front. Une idylle s'ébauche entre les deux jeunes gens et lorsque Marthe, qui s'est mariée au cours d'une permission de Jacques, habite seule l'appartement conjugal, ils deviennent amants et commettent mille imprudences. Marthe s'aperçoit alors qu'elle est enceinte. C'est en enfant que va se conduire le narrateur dans une aventure d'homme.

“Quand le train entra en gare, Marthe était debout sur le marchepied du wagon. “ Attends bien que le train s'arrête ”, lui cria sa mère... Cette imprudente me charma.

Sa robe, son chapeau, très simples, prouvaient son peu d'estime pour l'opinion des inconnus. Elle donnait la main à un petit garçon qui paraissait avoir onze ans. C'était son frère, enfant pâle, aux cheveux d'albinos, et dont tous les gestes trahissaient la maladie.

Sur la route, Marthe et moi marchions en tête. Mon père marchait derrière, entre les Grangier. Mes frères, eux, bâillaient, avec ce nouveau petit camarade chétif, à qui l'on défendait de courir. Comme je complimentais Marthe sur ses aquarelles, elle me répondit modestement que c'étaient des études. Elle n'y attachait aucune importance. Elle me montrerait mieux, des fleurs “ stylisées ”. Je jugeai bon, pour la première fois, de ne pas lui dire que je trouvais ces sortes de fleurs ridicules. Sous son chapeau elle ne pouvait bien me voir. Moi, je l'observais.

– Vous ressemblez peu à madame votre mère, lui dis-je.

C'était un madrigal.

– On me le dit quelquefois ; mais, quand vous viendrez à la maison, je vous montrerai des photographies de maman lorsqu'elle était jeune, je lui ressemble beaucoup.

Je fus attristé de cette réponse, et je priai Dieu de ne point voir Marthe quand elle aurait l'âge de sa mère.

Voulant dissiper le malaise de cette réponse pénible, et ne comprenant pas que, pénible, elle ne pouvait l'être que pour moi, puisque heureusement Marthe ne voyait point sa mère avec mes yeux, je lui dis :

– Vous avez tort de vous coiffer de la sorte, les cheveux lisses vous iraient mieux.

Je restai terrifié, n'ayant jamais dit pareille chose à une femme. Je pensais à la façon dont j'étais coiffé, moi.

– Vous pourrez le demander à maman (comme si elle avait besoin de se justifier !) ; d'habitude, je ne me coiffe pas si mal, mais j'étais déjà en retard et je craignais de manquer le second train. D'ailleurs, je n'avais pas l'intention d'ôter mon chapeau.

“ Quelle fille était-ce donc, pensais-je, pour admettre qu'un gamin la querelle à propos de ses mèches ?”

J'essayais de deviner ses goûts en littérature ; je fus heureux qu'elle connût Baudelaire et Verlaine, charmé de la façon dont elle aimait Baudelaire, qui n'était pourtant pas la mienne. J'y discernais une révolte. Ses parents avaient fini par admettre ses goûts. Marthe leur en voulait que ce fût par tendresse. Son fiancé, dans ses lettres, lui parlait de ce qu'il lisait, et s'il lui conseillait certains livres, il lui en défendait d'autres. Il lui avait défendu *Les Fleurs du mal*. Désagréablement surpris d'apprendre qu'elle était fiancée, je me

réjouis de savoir qu'elle désobéissait à un soldat assez nigaud pour craindre Baudelaire. Je fus heureux de sentir qu'il devait souvent choquer Marthe. Après la première surprise désagréable, je me félicitai de son étroitesse, d'autant mieux que j'eusse craint, s'il avait lui aussi goûté *Les Fleurs du mal*, que leur futur appartement ressemblât à celui de *La Mort des amants*. Je me demandai ensuite ce que cela pouvait bien me faire. “

8. Julien Gracq, extrait de *Un balcon en Forêt*, 1958.

À l'automne 1939, l'aspirant Grange rejoint dans l'Ardenne son lieu d'affectation, une maison forte située dans la forêt, près du village de Moriarmé. Alors que la présence de la guerre ne se manifeste guère que sous la forme d'une menace abstraite et vague, Grange passe ses journées entre la forêt, la maison forte, le village, et bientôt la maison de Mona, une jeune femme qu'il a rencontrée dans les bois et dont il est devenu l'amant. L'espace et le temps semblent peu à peu se déréaliser et le monde acquérir pour Grange une tonalité poético-onirique de plus en plus marquée.

« Ce voyage à travers la forêt cloîtrée par la brume poussait Grange peu à peu sur la pente de sa rêverie préférée ; il y voyait l'image de sa vie : tout ce qu'il avait, il le portait avec lui ; à vingt pas, le monde devenait obscur, les perspectives bouchées, il n'y avait plus autour de lui que ce petit halo de conscience tiède, ce nid bercé très haut au-dessus de la terre vague. Sur le plateau, où la chaussée s'égouttait mal, les flaques des bas-côtés s'élargissaient déjà au travers du chemin, toutes cloquées par l'averse qui redoublait de grosses bulles grises. Comme il levait les yeux vers la perspective, il aperçut à quelque distance devant lui, encore à demi-fondue ; dans le rideau de pluie, une silhouette qui trébuchait sur les cailloux entre les flaques. La silhouette était celle d'une petite fille enfouie dans une longue pèlerine à capuchon et chaussée de bottes de caoutchouc ; à la voir ainsi patauger avec hésitation entre les flaques, le dos un peu cassé comme si elle avait calé contre ses reins sous la pèlerine un sac de cuir, on pensait d'abord à une écolière en chemin vers sa maison, mais, de maisons, Grange savait qu'on n'en voyait pas à moins de deux lieues, et il se souvint tout à coup que c'était dimanche ; il se mit à observer la petite silhouette avec plus d'attention. Il y avait dans sa démarche quelque chose qui l'intriguait ; sous le crépitement maintenant serré de l'averse dont elle semblait ne se soucier mie, c'était à s'y méprendre celle même d'une gamine en chemin pour l'école buissonnière. Tantôt elle sautait une flaque à pieds joints, tantôt elle s'arrêtait au bord du chemin pour casser une branche – une seconde, elle se retournait à demi et semblait jeter sous le capuchon de sa pèlerine un coup d'œil en arrière, comme pour mesurer de combien Grange s'était rapproché, puis elle repartait à cloche-pied en poussant un caillou, et courait l'espace de quelques pas en faisant rejaillir l'eau des flaques – une ou deux fois, malgré la distance, Grange crut discerner qu'elle sifflotait. La laie s'enfonçait peu à peu dans la pire solitude ; l'averse autour d'eux faisait frire la forêt à perte de vue. « C'est une fille de la pluie, pensa Grange en souriant malgré lui derrière son col trempé, une fadette – une petite sorcière de la forêt ». Il commença à ralentir le pas, malgré l'averse, il ne voulait pas la rejoindre trop vite – il avait peur que le bruit de son pas n'effarouchât ce manège gracieux, captivant, de jeune bête au bois. Maintenant qu'il s'était un peu rapproché, ce n'était plus tout à fait une petite fille : quand elle se mettait à courir, les hanches étaient presque d'une femme ; les mouvements du cou, extraordinairement juvéniles et vifs, étaient ceux d'un poulain échappé, mais il y passait par moments un fléchissement câlin qui parlait brusquement de tout autre chose, comme si la tête se souvenait toute seule de s'être déjà blottie sur l'épaule d'un homme. Grange se demandait, un peu piqué, si elle s'était vraiment aperçue qu'il marchait derrière elle : quelquefois elle s'arrêtait de côté sur le bord du chemin et partait d'un rire de bien-être, comme on en adresse à un compagnon de cordée qui monte derrière vous par un matin clair, puis, des minutes entières, elle semblait l'avoir oublié, reprenait son sautillerment de jeune bohémienne et de dénicheuse de nids – et tout à coup elle paraissait extraordinairement seule, à son affaire, à la manière d'un chaton qui se détourne de vous pour un peloton de fil. Ils allèrent ainsi un moment. Malgré le bruit de l'averse qui battait la route, la trouée plus claire du chemin paraissait à Grange celle même de l'embellie : il n'était plus qu'un homme qui marche derrière une femme, tout entier sang remué et curiosité violente.

« Une petite fille ! » se disait-il avec malaise – mais le cœur malgré lui lui battait plus fort, chaque fois que la silhouette s'arrêtait au bord du chemin et qu'une main entr'ouvrait un instant vers lui la guérite du capuchon lourd. Tout à coup la silhouette se planta au milieu de la route, et, campée dans une flaque qui lui montait jusqu'aux chevilles, se mit en devoir de laver à grande eau en remuant les jambes ses bottes de caoutchouc ; comme il arrivait à sa hauteur, Grange aperçut sous le capuchon qui se levait vers lui deux yeux d'un bleu cru, acide et tiède comme le dégel – au fond du capuchon, comme au fond d'une crèche, on voyait une paille douce de cheveux blonds.

— C'est m-mouillé, votre forêt, ooh là là ! fit une voix fraîche et brusquette, pendant que le capuchon s'ébrouait avec le sans-gêne d'un jeune chien et aspergeait Grange – puis soudain le menton se leva avec une gentillesse tendre et tendit le visage nu à la pluie comme à une bouche, pendant que les yeux riaient.

— C'est mieux qu'on revienne ensemble, reprit-elle d'une voix qui ne le consultait mie. C'est plus gai !

Et elle se mit à rire de nouveau, de son rire de pluie fraîche. Maintenant qu'il l'avait rejointe, elle marchait à côté de lui d'un bon pas. Grange la regardait quelquefois à la dérobée ; derrière le bord du capuchon, il ne voyait que le nez et la bouche, tout vernissés d'eau, que le court menton buté tendait à la pluie, mais il était remué de la sentir auprès de lui, jeune et saine, souple comme un faon, dans la bonne odeur de laine mouillée. D'elle-même elle s'était mise à son pas : c'était doux comme si elle se fût appuyée sur lui. Parfois elle tournait un peu la tête, et faisait glisser un instant le bord du capuchon sombre sur ses yeux couleur d'éclaircie : leurs regards se croisaient, et ils riaient un peu sans rien dire, d'un rire de pur contentement. Elle avait fourré les mains dans les poches de sa pèlerine, de ce geste rude des petites paysannes qui craignent l'onglée, l'hiver, quand elles vont par les chemins. « Mais ce n'est pas une fille de la campagne, se disait Grange avec un pincement au cœur, et ce n'est plus tout à fait une petite fille. Quel âge a-t-elle ? Où va-t-elle ? » De seulement marcher à côté d'elle était si purement plaisant qu'il n'osait l'interroger : il avait peur de rompre le charme.

— Je vous ai attendu dans la côte. Vous ne marchiez pas vite ! fit-elle tout à coup en hochant une tête peinée, tout en le regardant en dessous d'un air taquin. Il y avait dans la voix une nuance de moquerie espiègle, avertie, qui perçait à jour le manège de Grange. La voix disait que dès longtemps elle ne se trompait plus à ces choses. Elle savait bien qu'elle plaisait.

— C'est par précaution, ajouta-t-elle très vite. Elle avait l'air de répéter une leçon mal comprise... Le dimanche soir, il passe souvent des soldats sur la route. On dit qu'ils se méconduisent, ajouta-t-elle avec un nouveau hochement de tête pénétré – mais on sentait qu'elle n'avait pas très peur.

— Et vous n'aviez pas peur de moi ?

— Je vous connais bien !

Elle esquissa une gambade sur la route : la vie semblait lâchée dans ce corps gracile comme un poulain dans une prairie.

— ...Je vous ai vu de ma maison. Tous les jours, vous venez prendre votre café aux Platanes... C'est fastueux ! ajouta-t-elle en accentuant le mot d'un air important ; on eût dit qu'elle venait de l'apprendre – mais de nouveau le menton tendit vers lui la bouche et les yeux qui riaient, avec un gonflement du cou qui troublait Grange. À chaque réplique, à chaque mouvement des épaules et de la tête, l'idée qu'il se faisait d'elle sautait incroyablement.

Ils marchèrent de nouveau un moment en silence. L'averse était moins drue maintenant, mais elle s'abattait droite et serrée sur la route, établie pour de longues heures. Le vent était tombé. Il commençait à faire un peu sombre, les bois gorgés de vapeurs autour d'eux s'égouttaient pesamment. »

9. Marguerite Duras, extrait de *L'Amant*, 1984.

Dans l'Indochine coloniale de l'entre-deux-guerres, la relation amoureuse entre cette jeune bachelière et cet homme déjà mûr est sublimée par un environnement extraordinaire. Dès leur rencontre sur le bac qui traverse le Mékong, on ressent l'attirance physique et la relation passionnée qui s'ensuivra, à la fois rapide comme le mouvement permanent propre au sud de l'Asie et lente comme les eaux d'un fleuve de désir. Histoire d'amour aussi improbable que magnifique.

« L'homme élégant est descendu de la limousine, il fume une cigarette anglaise. Il regarde la jeune fille au feutre d'homme et aux chaussures d'or. Il vient vers elle lentement. C'est visible, il est intimidé. Il ne sourit pas tout d'abord. Tout d'abord il lui offre une cigarette.

Sa main tremble. Il y a cette différence de race, il n'est pas blanc, il doit la surmonter, c'est pourquoi il tremble. Elle lui dit qu'elle ne fume pas, non merci. Elle ne dit rien d'autre, elle ne lui dit pas laissez-moi tranquille. Alors il a moins peur. Alors il lui dit qu'il croit rêver. Elle ne répond pas. Ce n'est pas la peine qu'elle réponde, que répondrait-elle. Elle attend. Alors il le lui demande : mais d'où venez-vous ? Elle lui dit qu'elle est la fille de l'institutrice de l'école de filles de Sadec. Il réfléchit et puis il dit qu'il a entendu parler de cette dame, sa mère, de son manque de chance avec cette concession qu'elle aurait achetée au Cambodge, c'est bien ça n'est-ce pas ? Oui c'est ça.

Il répète que c'est tout à fait extraordinaire de la voir sur ce bac. Si tôt le matin, une jeune fille belle comme elle l'est, vous ne vous rendez pas compte, c'est très inattendu, une jeune fille blanche dans un car indigène.

Il lui dit que le chapeau lui va bien, très bien même, que c'est... original... un chapeau d'homme, pourquoi pas ? elle est si jolie, elle peut tout se permettre.

Elle le regarde. Elle lui demande qui il est. Il dit qu'il revient de Paris où il a fait des études, qu'il habite Sadec lui aussi, justement sur le fleuve, la grande maison avec les grandes terrasses aux balustrades de céramique bleue. Elle lui demande ce qu'il est. Il dit qu'il est chinois, que sa famille vient de la Chine du Nord, de Fou-Chouen. Voulez-vous me permettre de vous ramener chez vous à Saigon ? Elle est d'accord. Il dit au chauffeur de prendre les bagages de la jeune fille dans le car et de les mettre dans l'auto noire. »

10. Patrick Süskind, extrait de *Le parfum*, 1985.

*Au XVIII^{ème} siècle vécut en France un homme qui compta parmi les personnages les plus géniaux et les plus horribles de son époque. Il s'appelait Jean-Baptiste Grenouille. Sa naissance, son enfance furent épouvantables et tout autre que lui n'aurait pas survécu. Mais Grenouille n'avait besoin que d'un minimum de nourriture et de vêtements, et son âme n'avait besoin de rien. Or ce monstre de Grenouille avait un don, ou plutôt un nez unique au monde, et il entendait bien devenir, même par les moyens les plus atroces, le Dieu tout-puissant de l'univers, car "qui maîtrisait les odeurs, maîtrisait le cœur des hommes". C'est son histoire abominable... et drolatique, qui nous est racontée dans *Le Parfum*, un best-seller mondial.*

« Il s'apprêtait déjà à tourner le dos à cet ennuyeux spectacle pour rentrer en suivant la galerie du Louvre, lorsque le vent lui apporta quelque chose : quelque chose de minuscule, d'à peine perceptible, une miette infime, un atome d'odeur et même moins encore, plutôt le pressentiment d'un parfum qu'un parfum réel, et pourtant en même temps le pressentiment infailible de quelque chose qu'il n'avait jamais senti. Il se recula contre le mur, ferma les yeux et dilata ses narines. Le parfum était d'une délicatesse et d'une subtilité tellement exquise qu'il ne pouvait le saisir durablement, sans cesse le parfum se déroba à sa perception, était recouvert par les vapeurs de poudre des pétards, bloqué par les transpirations de cette masse humaine, mis en miettes et réduit à rien par les mille autres odeurs de la ville. Mais soudain il était de nouveau là, ce n'était qu'une bribe ténue, sensible durant une brève seconde tout au plus, magnifique avant-goût... qui aussitôt disparaissait à nouveau. Grenouille était à la torture. Pour la première fois, ce n'était pas seulement l'avidité de son caractère qui était blessée, c'était effectivement son cœur qui souffrait. Il avait l'étrange prescience que ce parfum était la clef de l'ordre régissant tous les autres parfums et que l'on ne comprenait rien aux parfums si l'on ne comprenait pas celui-là ; et lui, Grenouille, allait gâcher sa vie s'il ne parvenait pas à le posséder. Il fallait qu'il l'ait, non pour le simple plaisir de posséder, mais pour assurer la tranquillité de son cœur.

Il se trouva presque mal à force d'excitation. Il n'arrivait même pas à savoir de quelle direction venait ce parfum. Parfois, il y avait des minutes d'intervalle jusqu'à ce que le vent lui en apportât de nouveau une bribe, et à chaque fois il était pris d'une angoisse atroce à l'idée qu'il l'avait perdu à jamais. Pour finir, il se consola en se persuadant désespérément que le parfum venait de l'autre rive du fleuve, de quelque part vers le sud-est.

Il se détacha du mur du pavillon de Flore, plongea dans la foule humaine et se fraya un chemin sur le pont. Dès qu'il avait fait quelques pas, il s'arrêtait, se haussait sur la pointe des pieds pour renifler par-dessus la tête des gens, commençait par ne rien sentir tant il était nerveux, puis finissait par sentir tout de même quelque chose, il ressaisissait le parfum à force de renifler, le trouvait même plus fort qu'avant et se savait sur la bonne piste, replongeait et recommençait à jouer des coudes dans la cohue des badauds et des artificiers qui à chaque instant tendaient leurs torches vers les mèches des fusées, reperdait son parfum dans l'âcre fumée de la poudre, était saisi de panique, continuait à se cogner et à se débattre et à frayer sa voie, et atteignit après d'interminables minutes l'autre rive, l'hôtel de Mailly, le quai Malaquais et le débouché de la rue de Seine...

Là il s'arrêta, reprit ses esprits et flaira. Il l'avait. Il le tenait. Comme un ruban, le parfum s'étirait le long de la rue de Seine, net et impossible à confondre, mais toujours aussi délicat et aussi subtil. Grenouille sentit son cœur cogner dans sa poitrine et il sut que ce n'était pas l'effort d'avoir couru, mais l'excitation et le désarroi que lui causait la présence de ce parfum. Il tenta de se rappeler quelque chose de

comparable et ne put que récuser toute comparaison. Ce parfum avait de la fraîcheur ; mais pas la fraîcheur des limettes ou des oranges, pas la fraîcheur de la myrrhe ou de la feuille de cannelle ou de la menthe crépue ou des bouleaux ou du camphre ou des aiguilles de pin, ni celle d'une pluie de mai, d'un vent de gel ou d'une eau de source... et il avait en même temps de la chaleur ; mais pas comme la bergamote, le cyprès ou le musc, pas comme le jasmin ou le narcisse, pas comme le bois de rose et pas comme l'iris... Ce parfum était un mélange des deux, de ce qui passe et de ce qui pèse ; pas un mélange, une unité, et avec ça modeste et faible, et pourtant robuste et serré, comme un morceau de fine soie chatoyante... et pourtant pas comme de la soie, plutôt comme du lait au miel où fond un biscuit – ce qui pour le coup n'allait pas du tout ensemble : du lait et de la soie ! Incompréhensible, ce parfum, indescriptible, impossible à classer d'aucune manière, de fait il n'aurait pas dû exister. Et cependant il était là, avec un naturel parfait et splendide. Grenouille le suivait, le cœur cognant d'anxiété, car il soupçonnait que ce n'était pas lui qui suivait le parfum, mais que c'était le parfum qui l'avait fait captif et l'attirait à présent vers lui, irrésistiblement. [...]

Cinquante mètres plus loin, il prit à droite par la rue des Marais une ruelle encore plus sombre, s'il se pouvait, et large à peine d'une brassée. Curieusement, le parfum n'y était pas beaucoup plus fort. Il était seulement plus pur et de ce fait, du fait de cette pureté toujours plus grande, il exerçait une attirance de plus en plus forte. Grenouille marchait sans volonté propre. A un endroit, le parfum le tira brutalement sur sa droite, apparemment vers le mur d'un immeuble. Un passage bas s'y ouvrait, qui menait à l'arrière-cour. Grenouille l'emprunta comme un somnambule, traversa l'arrière-cour, tourna un coin et aboutit dans une seconde arrière-cour plus petite, et là enfin il y avait de la lumière : l'endroit ne mesurait que quelques pas au carré. Il était surplombé par un auvent. Au-dessous, il y avait une bougie collée sur une table. Une jeune fille était assise à cette table et préparait des mirabelles. Elle les puisait dans un panier à sa gauche, les équeutait et les dénoyait au couteau, puis les laissait tomber dans un seau. Elle pouvait avoir treize ou quatorze ans. Grenouille s'immobilisa. Il sut aussitôt quelle était la source du parfum qu'il avait senti à une demi lieue, depuis l'autre rive du fleuve : ce n'était pas cette arrière-cour miteuse, ni les mirabelles. Cette source était la jeune fille.

L'espace d'un moment, il fut si désorienté qu'il pensa effectivement n'avoir jamais vu de sa vie quelque chose d'aussi beau que cette jeune fille. Pourtant il ne voyait que sa silhouette à contre-jour. Ce qu'il voulait dire, naturellement, c'est que jamais il n'avait senti quelque chose d'aussi beau. Mais comme malgré tout il connaissait des odeurs humaines, des milliers et des milliers, des odeurs d'hommes, de femmes, d'enfants, il ne parvenait pas à comprendre qu'un parfum aussi exquis pût émaner d'un être humain. Habituellement, les êtres humains avaient une odeur insignifiante ou détestable. Les enfants sentaient fade, les hommes sentaient l'urine, la sueur aigre et le fromage, et les femmes la graisse rance et le poisson pas frais. Parfaitement inintéressante et répugnante, l'odeur des êtres humains... Et c'est ainsi que, pour la première fois de sa vie, Grenouille n'en croyait pas son nez et devait requérir l'aide de ses yeux pour croire ce qu'il sentait. A vrai dire, cet égarement des sens ne dura pas longtemps. Il ne lui fallut en fait qu'un instant pour vérifier et, cela fait, s'abandonner plus impétueusement encore aux perceptions de son odorat. Maintenant, il sentait qu'elle était un être humain, il sentait la sueur de ses aisselles, le gras de ses cheveux, l'odeur de poisson de son sexe, et il les sentait avec délectation. Sa sueur fleurait aussi frais que le vent de mer, le sébum de sa chevelure aussi sucré que l'huile de noix, son sexe comme un bouquet de lis d'eau, sa peau comme les fleurs de l'abricotier... et l'alliance de toutes ces composantes donnait un parfum tellement riche, tellement équilibré, tellement enchanteur, que tout ce que Grenouille avait jusque-là senti en fait de parfums, toutes les constructions olfactives qu'il avait

échafaudées par jeu en lui-même, tout cela se trouvait ravalé d'un coup à la pure insignifiance. Cent mille parfums paraissaient sans valeur comparés à celui-là. Ce parfum unique était le principe supérieur sur le modèle duquel devaient s'ordonner tous les autres. Il était la beauté pure.

Pour Grenouille, il fut clair que, sans la possession de ce parfum, sa vie n'avait plus de sens. Il fallait qu'il le connaisse jusque dans le plus petit détail, jusque dans la dernière et la plus délicate de ses ramifications ; le souvenir complexe qu'il pourrait en garder ne pouvait suffire. Ce parfum apothéotique, il entendait en laisser l'empreinte, comme avec un cachet, dans le fouillis de son âme noire, puis l'étudier minutieusement et dès lors se conformer aux structures internes de cette formule magique pour diriger sa pensée, sa vie, son odorat.

Il s'avança lentement vers la jeune fille, s'approcha encore, pénétra sous l'auvent et s'immobilisa à un pas d'elle. Elle ne l'entendit pas.

Elle était rousse et portait une robe grise sans manches. Ses bras étaient très blancs, et ses mains jaunies par les mirabelles qu'elle avait entaillées. Grenouille était penché au-dessus d'elle et aspirait maintenant son parfum sans aucun mélange, tel qu'il montait de sa nuque, de ses cheveux, de l'échancrure de sa robe, et il en absorbait en lui le flot – comme une douce brise. Jamais encore il ne s'était senti si bien. »

11. Nina Bouraoui, extrait de *Beaux rivages*, 2016.

Une radiographie de la séparation d'Adrien et A., qui se quittent après huit ans d'amour. C'est une histoire simple, universelle. Après huit ans d'amour, Adrian quitte A. pour une autre femme ; Beaux rivages est la radiographie de cette séparation. Quels que soient notre âge, notre sexe, notre origine sociale, nous sommes tous égaux devant un grand chagrin d'amour. Les larmes rassemblent davantage que les baisers. J'ai écrit Beaux rivages pour tous les quittés du monde. Pour ceux qui ont perdu la foi en perdant leur bonheur. Pour ceux qui pensent qu'ils ne sauront plus vivre sans l'autre et qu'ils ne sauront plus aimer. Pour comprendre pourquoi une rupture nous laisse si désarmés. Et pour rappeler que l'amour triomphera toujours. En cela, c'est un roman de résistance.

« Je murmurai à Adrian, espérant qu'il ne les entende pas, mes derniers mots d'amour, non ceux qui sauvent, mais ceux, je l'espérais, qui resteraient après nous : « Quand j'ai dit que l'amour n'existait pas, j'évoquais l'amour que je croyais vivre avant de t'avoir rencontré, celui qui coupe la faim, la soif, celui qui empêche de dormir et d'avoir mal quand on se cogne ou se brûle, celui qui éloigne l'idée de la mort, le doute et la peur, celui qui est aussi puissant qu'un anesthésiant. Cet amour est une obsession, voire une maladie, que l'on nourrit pendant trois mois – c'est le délai – et que l'on quitte parce que la vie est plus forte que l'hypnose et qu'elle reprend le dessus, balayant ce que l'on croyait unique, précieux et intouchable. Cet amour est chair et plaisir, attente et satisfaction, il passe dès lors qu'il ne nous gouverne plus, s'éteignant comme ceux qui l'ont précédé et ceux qui lui succéderont. Il n'élève pas l'âme, la réduit, il n'éduque pas le corps, le rabaisse à ses vains besoins. Cet amour est une illusion qui rejoindra toutes les illusions perdues.

L'amour véritable est rare et discret. Quand il survient il est aisé à reconnaître. Il rend grand alors que l'on se croyait petit. Il rend brave alors que l'on se croyait lâche. Il ne demande rien et n'attend rien en retour. Il se déploie en silence, avec lenteur. Il a tout son temps, car le temps est son allié. Cet amour est une science. Elle est ardue, compliquée, mais elle n'est pas impossible.

Quand je t'ai rencontré, j'ai su que ce n'était pas comme d'habitude. J'avais toute ma raison. Je veux dire par là que je savais ce que je faisais. Que pour la première fois je choisissais, et ne subissais plus, et quand je dis subir, ce n'est pas des autres dont il est question, mais de moi et de moi seule, m'ayant fait subir bien plus de désagréments qu'aucun homme n'aurait pu m'en faire subir, tant ma cruauté envers moi-même fut parfois sans limite. Quand je t'ai rencontré, c'était simple et compliqué.

Simple, parce que nous étions en accord, sur la même ligne, compliqué car je savais que nous n'étions pas de passage l'un pour l'autre, mais engagés sans nous le dire, portés par ce qui nous dépassait, nous protégeait. Nos failles furent nos atouts. Nos secrets furent nos aveux. Nos ombres furent nos lumières. Nos défauts furent nos qualités, à force de les reconnaître puis de les corriger. L'amour véritable est celui que l'on porte à l'autre en se déroband à soi. Je n'ai pas voulu t'offrir une place, Adrian. J'ai voulu t'offrir la meilleure des places, et j'espère avoir été assez humble pour me recroqueviller à temps quand nous n'arrivions plus à nous tenir l'un à côté de l'autre sans nous faire tomber. »

12. Philippe Besson, extrait de *Arrête avec tes mensonges*, 2018.

Quand j'étais enfant, ma mère ne cessait de me répéter : " Arrête avec tes mensonges. " J'inventais si bien les histoires, paraît-il, qu'elle ne savait plus démêler le vrai du faux. J'ai fini par en faire un métier, je suis devenu romancier. Aujourd'hui, voilà que j'obéis enfin à ma mère : je dis la vérité. Pour la première fois. Dans ce livre. Autant prévenir d'emblée : pas de règlement de comptes, pas de violence, pas de névrose familiale. Mais un amour, quand même. Un amour immense et tenu secret. Qui a fini par me rattraper.

« J'ai retenu le nom. Thomas Andrieu.

Je trouve que c'est un beau nom, une belle identité. Je ne sais pas encore qu'un jour, j'écrirai des livres, que j'inventerai des personnages, qu'il me faudra donner des noms à ces personnages, mais je suis déjà sensible à la sonorité des identités, à leur fluidité. Je sais, en revanche, que les prénoms parfois trahissent une origine sociale, un milieu, et qu'ils ancrent ceux qui les portent dans une époque.

Je découvrirai que Thomas Andrieu est finalement une identité trompeuse.

D'abord, Thomas n'est pas un prénom souvent donné au milieu des années soixante (puisque « mon » Thomas aura dix-huit ans en 1984). Les garçons s'appellent plutôt Philippe, Patrick, Pascal ou Alain. Dans les années soixante-dix, ce sont les Christophe, les Stéphane, les Laurent qui l'emporteront. Au fond, les Thomas ne feront réellement leur percée que dans les années quatre-vingt-dix. Ainsi le garçon aux yeux noirs est en avance sur son temps. Ou ses parents, plutôt, le sont. Voilà ce que j'en déduis. Pourtant, là encore, je découvrirai qu'il n'en est rien. Le prénom était celui d'un grand-père décédé prématurément, voilà tout.

Ensuite, Andrieu est une énigme. Cela peut être un nom de général, d'homme d'Église ou de paysan. Tout de même, il me semble que c'est un nom terrien, sans que je sache très bien le justifier.

Bref, je peux tout imaginer. Et je ne m'en prive pas. Certains jours, T.A. est un enfant bohème, issu d'une famille qui aura eu de la sympathie pour Mai 68. D'autres jours, il est un fils de bourgeois, légèrement dévergondé, comme le sont parfois les rejetons qui veulent embêter leurs parents coincés.

Ma manie d'inventer des existences ; je vous ai parlé de ça.

En tout cas, j'aime me répéter le prénom en secret, en silence. J'aime l'écrire sur des bouts de papier. Je suis bêtement sentimental ; ça n'a pas tellement changé d'ailleurs.

Donc, ce matin-là, je me tiens dans la cour de récréation et j'observe à la dérobée Thomas Andrieu.

C'est un moment qui s'est déjà produit, qui a eu lieu avant. À de nombreuses reprises, j'ai jeté des coups d'œil dans sa direction, brièvement. Il m'est arrivé aussi de le croiser dans les couloirs, de le voir venir comme à ma rencontre, de le frôler, de le sentir s'éloigner dans mon dos sans se retourner. Je me suis retrouvé à la cantine à la même heure que lui, lui déjeunait avec des gens de sa classe, mais nous n'avons jamais partagé la même table ; les classes ne se mélangent guère. Une fois, je l'ai repéré tandis qu'il se tenait sur l'estrade, pendant un cours, il devait faire un exposé et certaines salles de cours sont vitrées ; cette fois-là, j'ai ralenti le pas, il ne pouvait pas me remarquer, trop occupé à faire son exposé, je l'ai détaillé parce qu'il ne pouvait rien soupçonner de mon manège. Parfois, également, il s'assoit sur les marches devant le lycée et fume une cigarette ; j'ai surpris son regard aveugle tandis que la fumée s'évapore de sa bouche. Le soir, je l'ai vu quitter le lycée, se diriger vers le Campus, ce bar qui jouxte

l'établissement et fait le croisement avec la nationale 10, y entrer pour y rejoindre des amis à lui probablement. En passant devant les fenêtres du bar, je l'ai reconnu en train d'avaler une bière, de jouer au flipper. Je me souviens du mouvement de ses hanches contre le flipper.

Mais aucune parole n'est advenue ; aucun contact. Même par inadvertance. Même par accident.

Et je me suis toujours arrangé pour ne pas m'attarder, ne pas susciter son étonnement ou son inconfort d'être dévisagé.

Je songe : il ne me connaît pas, pas du tout. Bien sûr, il m'a sans doute aperçu mais rien ne s'est fixé dans sa mémoire, pas la moindre image. Peut-être la rumeur qui court sur moi lui est-elle venue aux oreilles mais jamais il ne s'est mêlé à ceux qui me sifflent, me brocardent. Aucune chance non plus qu'il ait entendu les éloges que les professeurs m'adressent ; il doit s'en moquer éperdument.

Je suis pour lui un étranger.

Je suis dans ce désir à sens unique. Dans cet élan voué à demeurer inabouti. Dans cet amour non partagé.

Je le sens, ce désir, il fourmille dans mon ventre, parcourt mon échine. Mais je dois en permanence le contenir, le comprimer afin qu'il ne saute pas aux yeux des autres. Car j'ai déjà compris que le désir est visible.

L'élan aussi, je le sens. Je devine un mouvement, une trajectoire, quelque chose qui me porte vers lui, qui me ramène à lui, tout le temps. Mais il me faut rester immobile. Me retenir.

Le sentiment amoureux, il me transporte, il me rend heureux. Mais il me brûle aussi, il m'est douloureux, comme sont douloureuses toutes les amours impossibles.

Car, de cette impossibilité, j'ai une conscience aiguë.

La difficulté, on peut s'en accommoder ; on déploie des efforts, des ruses, on tente de séduire, on se fait beau, dans l'espoir de la vaincre. Mais l'impossibilité, par essence, porte en soi notre défaite.

Ce garçon, à l'évidence, n'est pas pour moi. »

13. Pauline Delabroy-Allard, extrait de *Ça raconte Sarah*, 2018.

Ça raconte Sarah, sa beauté mystérieuse, son nez cassant de doux rapace, ses yeux comme des cailloux, verts, mais non, pas verts, ses yeux d'une couleur insolite, ses yeux de serpent aux paupières tombantes. Ça raconte Sarah la fougue, Sarah la passion, Sarah le soufre, ça raconte le moment précis où l'allumette craque, le moment précis où le bout de bois devient feu, où l'étincelle illumine la nuit, où du néant jaillit la brûlure. Ce moment précis et minuscule, un basculement d'une seconde à peine.

« 14.

Le théâtre s'appelle : Théâtre de la Tempête.

15.

Elle a été bouleversée par la pièce. Elle tient à aller saluer le comédien qui avait le rôle principal. Je la regarde l'aborder avec une aisance qui m'impressionne. Elle lui parle avec fougue. Il sourit. Elle me demande si je suis fatiguée, ou si on a le temps d'aller boire un coup. Elle ajoute que bon, le métro Château de Vincennes, ce n'est pas le meilleur endroit du monde, pour boire des coups. Il y a quand même ce bar, les Officiers. Elle entre. Elle s'assoit. Elle demande ce qu'il y a comme bière à la pression. Je réponds pareil, exactement pareil, quand le serveur me demande ce que je veux. Elle a l'air triste, un peu abattu, un air que je ne lui ai jamais vu. Elle demande si on peut sortir fumer une cigarette. Elle regarde ses pieds. Il fait un peu froid, dans la nuit noire. Elle recrache la fumée vers le ciel, ça fait un nuage qui rejoint les nuages. Elle plonge ses yeux dans les miens. Elle dit je crois que je suis amoureuse de toi.

16.

Elle esquisse un geste, très léger, un pas en arrière, comme un mouvement de danse, elle sourit presque lorsque je balbutie ah bon, mais, je ne savais pas. Elle dit qu'elle va fumer une deuxième cigarette, pour fêter ça, son audace, son courage, l'allumette craque dans la nuit, l'odeur du soufre devient à jamais et pour toujours l'odeur de l'aveu qui soulage, l'odeur de la réalité inexprimable enfin exprimée, l'odeur de la vérité dénudée, mise à terre, déposée devant moi comme un cadeau.

Le soufre est un membre du groupe des chalcogènes. C'est un non-métal multivalent abondant, insipide, et insoluble dans l'eau. Le soufre est surtout connu sous la forme de cristaux jaunes et se trouve dans beaucoup de minéraux, notamment dans les régions volcaniques. Il exhale, en brûlant, une odeur forte et insupportable. Le soufre est un corps simple. C'est l'élément chimique de numéro atomique 16. De symbole : S.

17.

Ça raconte Sarah, sa beauté mystérieuse, son nez cassant de doux rapace, ses yeux comme des cailloux, verts, mais non, pas verts, ses yeux d'une couleur insolite, ses yeux de serpent aux paupières tombantes. Ça raconte Sarah la fougue, Sarah la passion, Sarah le soufre, ça raconte le moment précis où l'allumette craque, le moment précis où le bout de bois devient feu, où l'étincelle illumine la nuit, où du néant jaillit la brûlure. Ce moment précis et minuscule, un basculement d'une seconde à peine. Ça raconte Sarah, de symbole : S.

18.

Soufre. Du latin sulfur, soufre, la foudre, le feu du ciel. Souffre. Première personne du singulier. Je souffre. Du latin suffero, supporter, prendre la charge de, endurer. En particulier être châtié par quelqu'un, être puni de quelque chose. Subir une peine.

19.

Elle m'offre l'aveu comme un cadeau. Elle s'éloigne dans la nuit. Quelques jours plus tard, elle dit oui quand je lui propose d'aller au cinéma. Il y a un film d'Alain Resnais qui vient de sortir. Il s'intitule Aimer, boire et chanter. Elle est en avance au rendez-vous. Elle a les yeux trop maquillés, ses yeux aux paupières tombantes. C'est le mois de mars. Elle opine quand je dis que c'est bientôt le printemps. Elle a faim, très faim. Elle demande si on peut aller manger un morceau, avant le film. Elle commande une galette bretonne, du lait ribot. Elle a envie de boire une bière, ensuite. Elle commande un demi de la bière la plus forte. Le serveur me demande ce que je veux. Pareil, exactement pareil. Elle raconte son dernier concert, pendant que nous buvons nos bières. Elle me donne des précisions, elle m'explique les choses que je ne comprends pas. Elle surprend mes yeux qui l'effleurent, qui soulignent le moindre détail de son corps, de son visage. Elle demande à quoi tu penses. J'élude les questions. Je ne veux pas répondre. Elle insiste, allez, dis, à quoi tu penses. Je ne réponds pas. Il y a l'aveu comme un cadeau entre nous. Mes yeux baissés. Ça raconte ça, le silence tonitruant et les jours cotonneux dans lesquels on flotte, quand on offre la vérité.

20.

D'autres bières, après le film, les plus fortes du bar, et la même chose pour moi, pareil, exactement pareil. D'autres allumettes craquées, qui éclairent ses yeux de serpent, l'espace d'un instant, avant que la nuit ne nous enveloppe à nouveau, sur le trottoir où nous sortons fumer. D'autres mégots jetés nonchalamment. D'autres histoires racontées. Il est si tard, au bout d'un moment, que le patron nous dit qu'il faut qu'on aille se coucher. Il va fermer. C'est le milieu de la nuit, et il est fatigué.

Le film Aimer, boire et chanter est un film dramatique français, coécrit et réalisé par Alain Resnais. Durée : 108 minutes. À la distribution, on trouve Sabine Azéma, Hippolyte Girardot, André Dussollier. Il s'agit du dernier film d'Alain Resnais, mort le 1er mars 2014.

Je n'en ai aucun souvenir.

Elle marche un peu devant moi, boulevard du Montparnasse, dans cette nuit de mars. Elle a l'air moins ivre que moi. Elle est vivante. Elle ne voit pas que je m'efforce de marcher dans ses pas, que j'ai l'esprit brumeux, que le bitume tangué un peu. Elle se retourne, d'un coup, très vite, et elle pose sa bouche sur la mienne. »

14. Jean-Christophe Rufin, extrait de *Les sept mariages d'Edgar et Ludmilla*, 2019.

"Sept fois ils se sont dit oui. Dans des consulats obscurs, des mairies de quartier, des grandes cathédrales ou des chapelles du bout du monde. Tantôt pieds nus, tantôt en grand équipage. Il leur est même arrivé d'oublier les alliances. Sept fois, ils se sont engagés. Et six fois, l'éloignement, la séparation, le divorce... Edgar et Ludmilla... Le mariage sans fin d'un aventurier charmeur, un brin escroc, et d'une exilée un peu "perchée", devenue une sublime cantatrice acclamée sur toutes les scènes d'opéra du monde. Pour eux, c'était en somme : "ni avec toi, ni sans toi". A cause de cette impossibilité, ils ont inventé une autre manière de s'aimer. Pour tenter de percer leur mystère, je les ai suivis partout, de Russie jusqu'en Amérique, du Maroc à l'Afrique du Sud. J'ai consulté les archives et reconstitué les étapes de leur vie pendant un demi-siècle palpitant, de l'après-guerre jusqu'aux années 2000. Surtout, je suis le seul à avoir recueilli leurs confidences, au point de savoir à peu près tout sur eux. Parfois, je me demande même s'ils existeraient sans moi", Jean-Christophe Rufin.

« Il se produisit alors un événement si inattendu que personne n'eut le temps d'intervenir. Le guide sortit un pistolet de sa poche et tira dans la direction de l'arbre. Edgar savait que le commissaire politique était armé. Il avait remarqué comme les autres la saillie que le pistolet faisait sous son veston. Mais qu'il pût s'en servir ainsi sans sommation pour tirer sur une jeune femme inoffensive ne lui avait pas effleuré l'esprit.

La balle alla se ficher dans le tronc un peu trop bas, avec un bruit mat. La fille ne bougea pas. L'homme pointa de nouveau son arme. Cette fois, Edgar et Paul se précipitèrent pour l'empêcher de tirer. Il y eut un début de bagarre, beaucoup de confusion. Pendant ce temps, on s'agitait dans la foule. Quelqu'un portait une échelle et, quand le guide eut enfin accepté de ranger son arme, la fille était en train de descendre. Sitôt à terre, une femme lui jeta un sac de jute sur les épaules et l'en enveloppa pour cacher sa nudité. C'était une toile grossière et rêche, tachée de graisse et semée de grains d'orge qu'elle servait d'ordinaire à transporter. Elle formait un contraste atroce avec la peau blanche de la fille sur laquelle frisait un duvet doré.

Les villageois s'étaient attroupés autour d'elle et allaient l'emmenner mais le guide voulut la voir et on la conduisit devant lui. Il avait grande envie de la frapper, mais il sentait autour de lui l'attention indiscreète des quatre étrangers et il se retint.

Il interrogea la fille. Elle lui répondit d'une voix ferme mais ne le regarda pas. Elle ne semblait même pas le voir. Elle tenait les yeux fixés ailleurs, sur ce qui paraissait à tout le monde être un point vague. En réalité, elle regardait Edgar. Et lui, qui était un peu en retrait derrière le garde-chiourme, au milieu de ses compagnons, se sentait transpercé par le regard de cette femme auquel il répondait en offrant ses yeux grands ouverts. Il les écarquillait comme on écarte les bras, pour qu'elle vienne s'y blottir, s'y réfugier.

Ses yeux... Ce fut longtemps tout ce qu'il connut d'elle. Beaucoup croient qu'il fut séduit par sa voix, et c'est naturel quand on connaît la suite de l'histoire. Mais il a fallu longtemps pour qu'il en entende le timbre et, déjà, tout était joué. En vérité, c'est son regard qui l'a frappé au cœur.

Moi qui ai rencontré Ludmilla dans son grand âge, j'ai subi la même fascination pour ce regard. Le temps avait ridé ses paupières et alourdi son visage mais ses yeux gardaient leur puissance envoûtante. Détailler un tel pouvoir, c'est le détruire. On peut dire qu'ils étaient bleus, en amande, que la pupille y était si

noire qu'elle semblait la bouche d'un canon, d'où partaient d'invisibles et meurtriers projectiles quand elle dévisageait quelqu'un ; on n'a rien révélé pour autant de leur charme. Car, en réalité, ils n'étaient pas toujours bleus. Ils étaient l'expression du ciel et du moment, gris d'acier ce jour-là. Elle avait certes les pommettes hautes des Slaves et les yeux légèrement bridés mais en cet instant précis, tandis qu'elle les tenait dans ceux d'Edgar pour la première fois, ses sourcils levés et ses paupières grandes ouvertes trahissaient sa stupeur et l'abandon de tout son corps à un bonheur inattendu. Quant à ses prunelles, dans la lumière éclatante et diffuse du soleil voilé, elles étaient réduites à deux points minuscules, deux insectes qui flottaient sans l'altérer sur le lac à peine bleuté de ses iris.

Quand un tel choc amoureux arrive, le temps est suspendu. Et quand il prend fin, aucun des deux épris ne pourrait dire combien il a duré.

La toile grossière glissa sur l'épaule de Ludmilla, un sein apparut. Une commère bondit pour le cacher. Le guide, désespérant d'obtenir une réponse à ses questions, fit signe d'emmener la coupable. La foule immonde se referma sur elle et la poussa vers une des maisons de la place. La jeune fille trébucha sous les coups, tomba à genoux dans une flaque. Des mains calleuses aux ongles noirs de terre la saisirent et la relevèrent. Quelqu'un lui empoigna les cheveux. Elle ne cria pas. On entendait seulement les invectives de la meute, claquer des gifles. Puis le groupe et sa proie s'engagèrent dans un hangar et disparurent de la vue des Français. Ivan le guide reprit contenance, eut le rire gras de quelqu'un qui vient d'assister à une scène inconvenante mais sans importance et il fit signe à Paul de reprendre le volant. Nicole s'assit à l'avant à côté de lui. Ivan monta derrière.

Edgar ne bougeait pas. Il est difficile de rendre l'émotion qu'il ressentait. Le plaisir et la douleur s'y mêlaient avec tant de puissance qu'il en était paralysé. Il avait envie de courir vers le hangar, de délivrer cette femme, de l'étreindre, de la protéger. En même temps, il ne s'en sentait pas la force. Ou plutôt cette force le pétrifiait comme ces héros de contes qu'un sort a rendus semblables aux rochers et livrés à la malédiction de l'immobilité. »

15. Michel Houellebecq, extrait de *Sérotonine*, 2019.

« *Mes croyances sont limitées, mais elles sont violentes. Je crois à la possibilité du royaume restreint. Je crois à l'amour* » écrivait récemment Michel Houellebecq. Le narrateur de *Sérotonine* approuverait sans réserve. Son récit traverse une France qui piétine ses traditions, banalise ses villes, détruit ses campagnes au bord de la révolte. Il raconte sa vie d'ingénieur agronome, son amitié pour un aristocrate agriculteur, l'échec des idéaux de leur jeunesse, l'espoir peut être insensé de retrouver une femme perdue. Ce roman sur les ravages d'un monde sans bonté, sans solidarité, aux mutations devenues incontrôlables, est aussi un roman sur le remords et le regret.

« L'acuité de mes perceptions avait nettement augmenté, déjà quelques minutes avant l'arrivée du train, ce qui constitue un cas de précognition bizarre. [...] »

Elle descendit les quelques marches métalliques de son wagon et se tourna vers moi, elle n'avait pas de valise à roulettes, je le notai avec une bizarre satisfaction – juste un grand sac en toile, de ceux qu'on porte en bandoulière. Lorsqu'elle me dit après un temps très long, dans lequel cependant n'existait aucune gêne (elle me regardait, je la regardais, et c'était absolument tout), mais lorsqu'elle me dit, peut-être dix minutes plus tard : « Je suis Camille », le train était déjà reparti – en destination de Bayeux, puis de Carentan et Valognes, son terminus était en gare de Cherbourg.

Énormément de choses, à ce stade, étaient déjà dites, déterminées, et, comme l'aurait dit mon père dans son jargon notarial, « actées ». Son regard était d'un brun doux, elle me suivit le long du quai C puis de la rue d'Auge, j'étais garé à une centaine de mètres, et lorsque j'eus placé son bagage dans le coffre elle s'installa tranquillement à la place avant comme si elle l'avait déjà fait des dizaines, des centaines de fois et comme si elle allait le faire des dizaines, des centaines, des milliers de fois encore, il n'y avait absolument pas d'enjeu et je me sentais si calme, d'un calme que je n'avais jamais connu, si bien qu'il me fallut je pense une bonne demi-heure avant de mettre le contact, j'ai peut-être dodeliné de la tête comme un imbécile heureux, mais elle ne manifesta aucune réaction d'impatience, ni même le moindre signe de surprise devant mon immobilité ; le temps était resplendissant, le ciel d'un bleu turquoise, presque irréel.

En passant le périphérique Nord, puis en longeant le CHU, je pris conscience que nous entrions dans une ZAC sinistre, surtout constituée de bâtiments bas, en tôle ondulée grise ; l'environnement n'était même pas hostile, il était juste d'une neutralité effrayante, cela faisait un an que je traversais ce décor tous les matins sans même avoir remarqué son existence. L'hôtel de Camille était situé entre un fabricant de prothèses et un cabinet d'expertise comptable. « J'ai hésité entre l'Appart City et l'Adagio Aparthotel, bafouillai-je, évidemment l'Appart City est pas central du tout mais c'est à un quart d'heure à pied de la DRAF, si vous voulez sortir le soir vous êtes tout près du tramway Claude-Bloch, ça prend dix minutes pour rejoindre le centre-ville et il marche jusqu'à minuit, remarquez on aurait pu dire ça dans l'autre sens, vous auriez pu aller travailler en tramway, et de l'Adagio vous aviez une vue sur les quais de l'Orne, d'un autre côté à l'Appart City les studios premium ont une terrasse, je me suis dit que ça pourrait être agréable aussi, enfin on change si vous voulez, évidemment c'est la DRAF qui prend en charge... » Elle me jeta un regard bizarre, difficile à interpréter, mélange d'incompréhension et d'une sorte de compassion ; plus tard elle m'expliqua qu'elle s'était demandé pourquoi je me fatiguais à ces justifications laborieuses, alors qu'il était évident que nous allions vivre ensemble. »

D'autres extraits de rencontres amoureuses dans :

- Marivaux, *La Vie de Marianne*, 1731-1741
- L'abbé Prévost, *Manon Lescaut*, 1731
- Stendhal, *Lucien Leuwen*, 1834
- Balzac, *Le Lys dans la vallée*, 1835
- Alexandre Dumas, *Les trois mousquetaires*, 1844
- Théophile Gautier, *Arria Marcella*, 1852
- Gérard de Nerval, *Les Filles du feu*, 1854
- Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857
- Émile Zola, *Thérèse Raquin*, 1867
- Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913
- André Breton, *Nadja*, 1928
- Aragon, *Aurélien*, 1944
- Boris Vian, *L'Écume des jours*, 1947
- Marguerite Duras, *Moderato Cantabile*, 1958
- Albert Cohen, *Belle du seigneur*, 1968
- Jean-Christophe Rufin, *L'Abyssin*, 1997
- Philippe Sollers, *Passion fixe*, 2000

Ressources complémentaires pour travailler la rencontre amoureuse à travers les arts...



PROMENADE DE FÉLIX ET HENRIETTE DE MORTSAUF

Dessin de G. Staal

Bois gravé dans Prime de l'Univers illustré, Œuvres de Balzac illustrées, édité par Michel Lévy frères (Paris, 1867).

Légende : "Nous allâmes souvent, la comtesse et moi, le retrouver..."

Coll. Musée Balzac, Saché, inv. BZ.1999.3.216.



Roman de l'abbé Prévost paru en 1731 sous le titre d'*Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*, récit rétrospectif inséré dans les *Mémoires d'un homme de qualité* (1728-1731).

L'amour de la séduisante mais amoral Manon amènera le chevalier Des Grieux à une déchéance lucide.

Le sujet a inspiré un opéra du même nom à Giacomo Puccini (Turin 1893), sur un livret de Praga, Oliva et Illica.



Jean Honoré Fragonard, *Le Baiser à la dérobée*, entre 1787 et 1788

À la fin du XIXe siècle, les célèbres critiques d'art Edmond et Jules de Goncourt redécouvrent Jean-Honoré Fragonard sous un jour résolument romantique : selon eux, « c'est le conteur libre, l'amoroso galant, païen, badin, de malice gauloise, de génie presque italien, d'esprit français ». Néanmoins, contrairement à ce que sous-entend le jugement des frères Goncourt, sa carrière ne saurait se limiter aux scènes de badinage amoureux, quand bien même elles ont assis sa notoriété et démontré sa subtile dextérité.

Elle est la représentation même du libertinage.



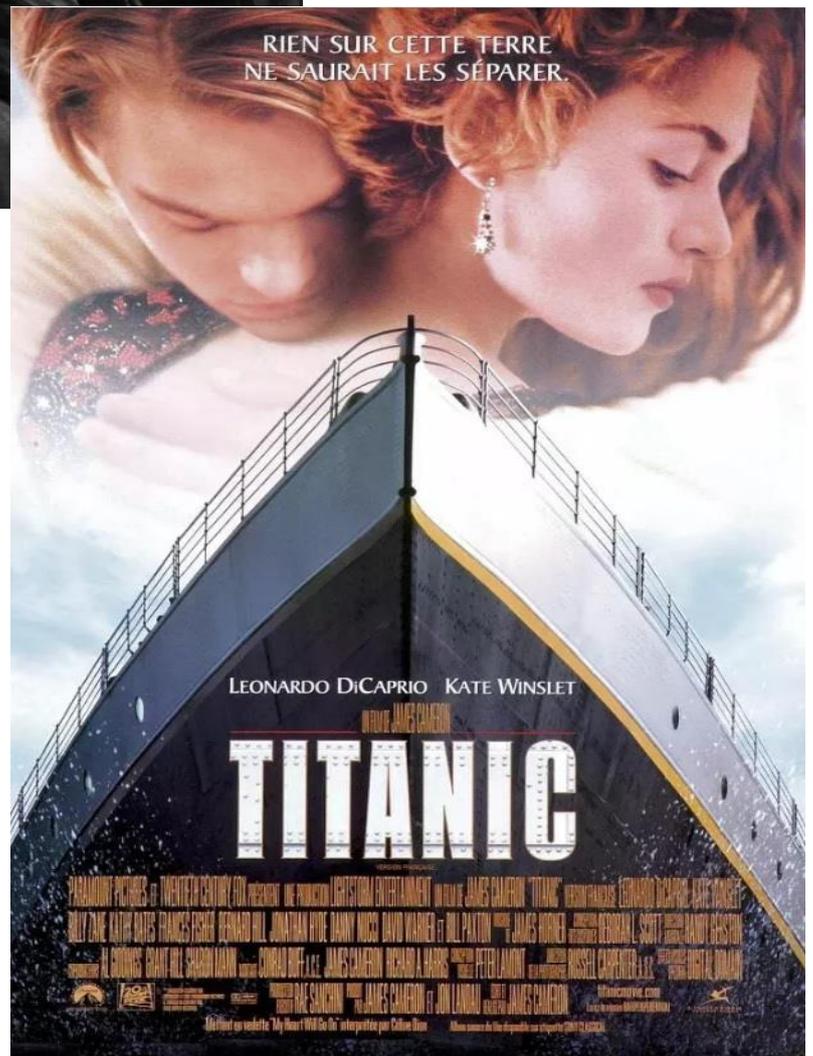
Le *Verrou* est une scène galante peinte par Jean-Honoré Fragonard en 1777. Il s'agit de l'un des tableaux les plus célèbres du peintre, véritable référence de la peinture du XVIII^e siècle.

L'interprétation commune suggère que la scène représente deux amants enlacés dans une chambre à coucher, l'homme poussant le verrou de la porte. La toile est conservée au musée du Louvre, au département des Peintures, dans la section consacrée à la peinture

française du XVIII^e siècle, au deuxième étage de l'aile Sully. Elle y côtoie quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre picturaux de la même époque, selon un parcours organisé chronologiquement. Cette peinture, véritable symbole de l'esprit libertin du XVIII^e siècle, reflète l'état d'esprit adopté par les peintres de l'époque, notamment celui de François Boucher, l'un des maîtres de Fragonard et grand représentant de la peinture rococo.



Clark Gable (1901-1960) et Vivien Leigh (1913-1967) dans *Autant en emporte le vent*, 1939, dirigé par Victor Fleming (1889-1949). Gable joue 'Rhett Butler et Leigh 'Scarlett O'Hara'.



Affiche du film *Titanic*.

Titanic est un film catastrophe épique américain écrit, produit et réalisé par James Cameron, sorti en 1997. Intégrant à la fois des aspects historiques et fictionnels, le film est basé sur le récit du naufrage du RMS Titanic et met en vedette Leonardo DiCaprio et Kate Winslet.